

Hors-les-murs

Boris Schreiber

Éd. Le Cherche-Midi, 95 F.

Comment définir un tel livre ? Le « roman » que porte la couverture est moins précis qu'autobiographie, auto-interview, voire pamphlet avec ce qu'il faut d'épisodes romanesques pour que l'auteur nous régale de belle littérature. Habile constructeur de récits, Schreiber bâtit son livre selon trois plans. Une interview sans doute pas aussi imaginaire qu'il n'y paraît, un commentaire de cette interview et, y prenant place, ses amours, ses souvenirs des « scintillements ambigus de l'Occupation », ses errances de jeune poète attendant d'être reconnu aux terrasses de Saint-Germain-des-Prés, son passage dans l'enseignement à des attardés « en classe dépotoir », son service militaire, les séjours de son père à Moscou en sa qualité de pétrolier assez adulé – et voilà le romanesque où la fiction le cède à la réalité – pour qu'on le fasse dormir dans la chambre de Lénine. Pour passionnante, étonnante, émouvante que soit l'autobiographie, elle est surtout un fil conducteur.

Le temps est « enfin venu qu'on sache que j'existe... je le méritais plus tôt. J'eusse été moins méprisé aujourd'hui, moins ricané, moins "interdit de télévision" selon les propres termes d'une assistance de la première chaîne. » Cela résume tous les cris de cette page qui, sans être dépourvue de la saveur de l'autodérision, ont ici et là des allures de règlement de compte. Mais ce n'est pas un livre à clefs, il donne les noms. Quand la jeune femme supposée l'interroger souligne des « propos insupportables... exaspérants », la réplique est prompte : « C'est malgré moi. » Un « malgré » qui ne regrette rien de ses attaques, de ses portraits cruels du milieu littéraire où s'aperçoivent tout de même des amitiés d'autant plus fortes que rares. De ses diatribes comme de ses souffrances d'auteur trop méconnu, on pouvait craindre le pire, une espèce d'aigreur morbide, un moi-je exagérément gonflé, une complaisance au jeu de l'écrivain trop longtemps maudit, des larmoiements insupportables en effet et exaspérants, somme toute un livre ennuyeux d'arbitraire. C'est tout le contraire.

Derrière les coups de griffes, c'est l'impossibilité de vivre sans écrire qui paraît, soit une position qui pourrait sembler, au mauvais sens du mot, très littéraire, mais Schreiber, dont livre aurait plu à Léon Bloy, est plus passionné que geignard. Il donne de son métier une image par laquelle il entend distinguer l'écrivain du faiseur de livres, et il faudrait ne pas savoir lire pour voir fatuité ou ridicule soit d'une vaine gloriole quand il y a surtout un « dur combat (contre) les médiocres-massacreurs » qui ne l'ont pas reçu à l'intérieur de leurs murs où la place est réduite pour ses « livres chargés d'exprimer les non-dits de (ses) mutismes cachés » mais vaste pour ces textes au goût du jour qu'il appelle « des hamburgers littéraires ». À cet intérêt du bilan d'une carrière, il faut ajouter la qualité du style, l'humour, le don des formules : « Les gens qui rampent n'aiment pas qu'on les rabaisse », « C'est la crue des médiocres. La cote d'alerte est dépassée », « La joie souligne le temps, l'humiliation l'efface, c'est son bon côté », cent autres qui grincent, mordent, sourient.

En se disant sans pudeur et en disant les autres sans retenue, Schreiber nous donne un livre qui sera une découverte de la condition d'écrivain pour ceux qui les lisent, une leçon pour ceux qui sont faits pour écrire comme d'autres pour peindre ou taper dans un ballon, et qui écrivent contre vents, marées, éditeur et critique.

Pierre-Robert Leclercq